

LES CHAUSSETTES DU ROI PIERRE
ЧАРАПЕ КРАЉА ПЕТРА/ ČARAPE KRALJA PETRA

MILOVAN VITEZOVIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Amalija Vitezović

Éditions Ésopie, 2014

L'AUTOMNE DU ROI PIERRE AU KOSOVO

VII

Une fois à Prizren, le roi Pierre s'installa dans l'ancien Grand séminaire, où s'ensuivirent des jours de grands adieux, pendant que la ville de Prizren s'emplissait et se vidait, plusieurs fois par jour, de réfugiés.

Le roi Pierre reçut le Gouvernement royal auquel il n'avait rien à dire et qui ne pouvait lui rendre compte de rien. Même là, en sa présence, le Gouvernement se fractionnait.

Les ministres, ces coryphées de la nation, ces exemples choisis du caractère de leur peuple, démontraient qu'il n'y avait pas de détresse si grande que les Serbes ne se divisent pas à son propos.

Le ministre de la Construction Jovan P. Jovanović exigeait que le Premier ministre reconnaisse la défaite là-même, à Prizren, en présence du roi Pierre. Un mois auparavant, il avait demandé à Pašić quelle était la situation. Celui-ci lui avait répondu : « Ben, si on ne gagne pas, ce sont nos ennemis qui gagneront. » Le moment était venu de constater ce fait.

« Ben, telle question, telle réponse, dit Nikola Pašić. Et en ce qui concerne l'aveu, ben, il n'y a rien à avouer !

– Comment, rien ? Mais c'est évident !

– Ben, nos ennemis, ils ne savent pas ce que nous sommes capables d'endurer, continua Pašić à sa manière. Et c'est évident, ben, que même nos ministres ne le savent pas, donc ça restera un secret d'État !

– Monsieur le Premier ministre, vous croyez encore en les alliés ? persistait Jovanović.

– Et vous, ben, vous préféreriez que je croie en les Allemands et les Bulgares ?

– Je vous ai demandé si, après tout ce qui s'est passé, vous croyez encore en les alliés.

– Ben, je dois croire en eux, tant que je suis le Président du Gouvernement royal serbe.

– Et si vous ne l'étiez pas ?

– Ça, ben, ce serait impossible ! »

Le roi Pierre ne savait pas comment interrompre cette discussion pénible. Il avait l'impression qu'ils étaient venus à l'audience afin de réveiller la querelle.

Si les ministres du même gouvernement sont tellement désunis, à jusqu'où sont-ils en désaccord avec l'opposition ? – pensa le roi Pierre. Ô Seigneur, pourquoi nous as-tu marqué d'une telle discorde ?

« Ben, nous sommes divisés parce que nous avons des gouvernements démocratiques et un souverain démocrate », lui répondit Nikola Pašić.

Le roi Pierre se demanda à ce moment-là si Pašić lui avait donné cette réponse en tant que Pašić qui, par hasard, avait deviné ses pensées, ou bien, si cette fois, il avait eu l'audace de prendre la voix du Seigneur.

C'est là, en présence du roi Pierre, que fut complété le Gouvernement royal. Le Dr Momčilo Ninčić, en tant que nouveau membre d'un Gouvernement qui allait émigrer le jour même, prêta serment à un roi privé du pouvoir et à une patrie qui était sur le point d'être envahie tout entière par l'ennemi.

Ninčić venait d'assumer la fonction de ministre des Finances, à la place du Dr Lazar Paču.

Tout le monde le félicita aussi cordialement que s'ils ne s'étaient pas disputés un moment auparavant et comme si c'était lui, Ninčić, qui allait les sauver tous de la misère dans laquelle ils étaient tombés.

Ni pendant le serment, ni pendant les félicitations, personne ne se souvint de feu le Dr Lazar Paču.

Comme l'oubli des hommes est rapide et profond ! pensa le roi Pierre. Peut-être était-ce la faute de cette époque où l'on oubliait même son propre nom, pourtant il était impossible d'oublier Lazar Paču.

Le roi Pierre ne l'avait pas oublié.

Comment oublier celui qui'il avait connu pendant quarante ans, ayant fait sa connaissance à l'époque où il était un prince exilé et où il fréquentait les étudiants libéraux serbes en Suisse, qui forgeaient des plans pour transformer la Principauté de Serbie en république de la liberté et de la démocratie.

Dix années de son règne en Serbie avaient été gouvernées par Lazar Paču. Celui-là savait à tout moment combien coûtait la cour de Serbie. Tant de fois le roi Pierre avait fait les comptes avec lui et c'était toujours à son désavantage.

De 1904 à 1914 Paču assura la stabilité financière de l'État serbe et de la démocratie serbe.

Par sa présence, ses actions et ses résultats, Paču apportait la gaieté. Il parlait de lui-même d'une façon belle et pleine d'esprit, mais, avant tout, vraie. Tout ce que l'on peut dire de lui, peut être le mieux exprimé par ses propres paroles.

Il avait introduit dans l'État serbe ce qui était impossible jusqu'alors, et ce que personne ne croyait possible : il avait introduit l'épargne. Il était le médecin qui avait guéri la Serbie de ses dettes. Il était fier d'être appelé l'« Harpagon national au cube ». Devenu membre du Gouvernement, il demanda à Pašić de lui laisser les mains libres. Lorsque Pašić lui laissa les mains libres, il les utilisa pour compter l'argent et pour remplir les

caisses de l'État. Chaque fois qu'il fallait déboursier une somme du Trésor public, il montrait ses mains libres – vides. Il coupait le budget des ministres avec la même prestesse avec laquelle les barbiers belgradois coupaient sa barbe. Aucun débat au parlement au cours duquel il n'ait pas prouvé qu'il y avait tant de choses pour lesquelles l'argent manquait dans les caisses de l'État. Il ne ménageait pas ses paroles afin de ménager l'argent. Lui seul était capable de gagner la Guerre douanière contre l'Autriche-Hongrie, et en outre, d'en tirer un grand profit pour la Serbie.

Il disait que c'était justice du point de vue de l'histoire si c'était justement lui qui avait reçu l'ultimatum austro-hongrois, car de cette manière-là « la monarchie noire et jaune » continuait sa grande guerre contre lui. C'était lui le premier de donner réponse à l'ultimatum, en disant que ses conditions n'étaient acceptables pour aucun gouvernement serbe.

« Majesté, disait Paču, il est plus facile de m'arracher une dent qu'un sou de la caisse. »

C'est de cette façon-là que Paču se comportait envers le roi Pierre. Il coupait dans le budget de la cour chaque fois qu'il le pouvait. Cela avait commencé dès le début du règne du roi et celui du ministère de Paču, depuis la fabrication de la couronne pour le sacre du roi. Une nouvelle dynastie venait d'accéder au trône, on en était donc venu à l'idée de faire la base de la couronne avec du métal du tube du canon de Karadjordje. Pour Paču, c'était un bon moyen de bien épargner, et il dit au roi Pierre : « Quant à l'effet historique, laissons le peuple en juger. » Néanmoins, pendant des jours, ils négocièrent la dorure et les ornements de la couronne : « Pour la Serbie, il n'est pas honteux d'avoir une couronne modeste ! ... On ne va pas dissimuler le canon de Karadjordje aux yeux du peuple sous des bijoux !... D'ailleurs, on ne gouverne pas avec une couronne, mais avec sa tête ! »

Paču savait très bien, depuis qu'ils avaient fait connaissance en Suisse, que Pierre Karadjordjević, en tant que prince en exil, avait passé des décennies dans la pauvreté et que,

revenu en Serbie comme roi, il ne pouvait pas devenir tout d'un coup un souverain dépensier, surtout avec sa modeste liste civile et avec la vigilance du Parlement national, mais il veillait à ce qu'il ne le devienne pas, en lui refusant toutes les demandes d'augmentation de sa dotation ou des frais exceptionnels, même précisément justifiés.

« L'argent corrompt les hommes, sauf s'ils sont ministres des Finances. Et même les rois sont des hommes ; c'est, du moins, ce que la démocratie a établi. Voilà pourquoi la meilleure manière de sauver les bons rois, c'est de leur donner peu d'argent », Lazar Paču prenait soin de séparer son amitié avec le roi Pierre des caisses de l'État. Il essayait de ridiculiser, d'une manière plaisante, toute demande du roi et de la lui refuser gentiment au lieu de le désapprouver en disant que c'était mal à propos que le roi menace les prérogatives budgétaires du Parlement en se mêlant des affaires du Trésor public : « Ne me tracassez pas ainsi, Majesté, vous savez bien qu'après une pareille conversation avec vous je fais des rêves affreux : pillage des biens de l'État, cambriolage de la Banque nationale, déprédation dans un ministère, crash des cours de la Bourse... »

Le roi Pierre cédait : « Et quelle sorte de rêves faites-vous quand les caisses se remplissent ou qu'elles restent intactes ?

– Je fais de bons rêves, Majesté : je rêve que mon billet a gagné le gros lot à la fameuse loterie espagnole, que j'ai déterré un grand trésor... Ce sont mes rêves quand les caisses se remplissent... Et quand elles sont intactes : des barres d'or, de grands billets à ordre, l'Hôtel de la monnaie frappant des pièces d'or, et ainsi de suite. »

Une fois, le roi se plaignit de ne pas avoir dans sa poche plus d'un dinar à donner à un mendiant après la liturgie à la Cathédrale orthodoxe.

Lazar Paču devint soudain sérieux : « Vous m'inquiétez, Majesté, vous êtes devenu dépenseur. C'est trop ! »

Le roi Pierre se fâcha : « Comment, trop ? Et vous, vous leur donnez combien ?

– Un sou, du billon ! Ou rien du tout. Si je donne un dinar, j’attends la monnaie. »

Le roi Pierre fut abasourdi : « Vous attendez que le mendiant vous rende la monnaie ? Devant tout le monde ?

– Pourquoi êtes-vous scandalisé, Majesté ? N’est-ce pas le meilleur endroit et la meilleure manière pour montrer à tous nos citoyens que les caisses de l’État sont en bonnes mains ?! Vous, vous pouvez continuer à donner un dinar de votre argent, mais dans ce cas je devrais trouver un moyen de taxer les mendiants. »

Malade du cœur, et par conséquent obligé de dormir assis ou même debout, Paču disait au roi Pierre qu’il faisait ainsi pour que les pièces de monnaie ne tombent pas de ses poches.

Chaque fois que le roi Pierre se plaignait de ne pas avoir assez d’argent pour une vie de cour tout à fait simple, Lazar Paču l’assurait que cette situation financière et ce souci que tout soit en ordre donnait au roi un bel aspect familial en le montrant économe. Un roi économe est respecté, et on croit en lui. Quand le roi Pierre se fâcha à cause d’une histoire drôle que les gens racontaient, d’après laquelle il comptait les grains de haricot que lui avait attribuées l’Assemblée nationale du Royaume de Serbie, le docteur Paču le convainquit que même cette plaisanterie était pleine de respect du peuple envers son souverain économe.

Paču vint en aide au roi Pierre, l’été 1911, lors du mariage de la fille du roi, la princesse Hélène, avec le prince Ivan Romanov, le frère du tsar russe ; il l’aida à obtenir des crédits bancaires, en engageant sa maison et son bien familial, afin de préparer un digne trousseau !

Qu’il le voulût ou non, le roi Pierre devait accepter l’avis du docteur Paču que la Serbie serait un pays de liberté et de bien-être dès que le peuple serbe serait devenu économe.

D’après Paču, la meilleure manière pour préserver la constitutionnalité, le parlementarisme et la démocratie était la sauvegarde des caisses de l’État. C’est pourquoi il fallait com-

mencer par apprendre au peuple à économiser de la même façon dont on écaillait un poisson, le plat préféré de Paču. Donc, il fallait commencer par la tête, c'est-à-dire par le roi et la cour, et puis passer au gouvernement et aux ministres.

Le ministre que Lazar Paču citait en exemple était le professeur Ljubomir Stojanović, qui avait dans son bureau au ministère deux lampes et deux encriers. Lorsque le ministre Stojanović travaillait le soir dans son bureau, il allumait la lampe publique et écrivait avec l'encre publique tant qu'il travaillait sur les actes d'administration. Mais dès qu'il passait à son travail littéraire, à l'étude des anciennes inscriptions et épigraphes serbes, il allumait sa propre lampe et utilisait sa propre encre.

Seul Lazar Paču, tel qu'il l'était, pouvait permettre à la Serbie de s'armer bien et de vivre sans difficultés financières importantes, d'abord dans les années de grandeur et de gloire, et ensuite dans les années pénibles de l'histoire.

C'est pourquoi le roi Pierre n'avait pas oublié Lazar Paču. Il fit dire, pour le repos de son âme, une commémoration de six semaines à l'église de Notre-Dame de Ljevišta ; il y emmena tous les membres du Gouvernement royal, avant de quitter Prizren au dernier moment.

En faisant dire la commémoration pour Lazar Paču – Dieu ait son âme et lui donne le repos éternel –, de son vivant le plus grand avare de l'État, Pierre, le roi serbe obligé de quitter son pays devant l'ennemi, en présence du Gouvernement royal, contraint lui aussi de quitter le pays, faisait dire en même temps la commémoration de la Serbie telle qu'elle avait été jusqu'alors, qui serait peut-être appelée, d'après la durée de son règne : la Serbie du roi Pierre, ou d'après son temps de démocratie : la Serbie de Nikola Pašić, mais qui ne serait jamais appelée la Serbie de Lazar Paču, bien que c'eût été le plus juste.

Après la célébration, le roi Pierre resta seul dans l'église de Notre-Dame, et c'est là qu'il communia pour la dernière fois dans sa Serbie.

« Majesté, qu'est-ce que nous allons devenir ? Allons-nous perdre notre grand et beau royaume ? demanda le prêtre Nikolaj Velimirović, qui avait participé à la cérémonie.

– Maintenant nous sommes entre les mains de Dieu », chuchota le roi Pierre, l'hostie dans la bouche.

Il était déjà tard dans la matinée quand le roi Pierre traversa à pied Prizren, désertée devant l'ennemi, quittant pour l'exil l'ancienne capitale de la Serbie.

Sorti de la ville, qu'il venait d'honorer par ce geste en tant que capitale d'antan, le roi Pierre s'assit dans une automobile et continua le voyage.

[...]

AU-DELÀ DE LA SERBIE

V

Le drapeau serbe roussi, enlevé avec honneur de la coupole de la cour royale à Belgrade, qu'il avait placé au-dessus du coffret contenant l'Évangile de Miroslav et au-dessus des chaussettes de Makrena tricotées pour Marinko Spasojević, rappela au roi Pierre où exactement il avait vu ce garçon maigre et efflanqué, au visage allongé et aux grands yeux, qui recommençait, même ici, au village de Fleta, à creuser la terre gelée et dure comme de la pierre, aussi maladroitement qu'assidûment. C'était le même lycéen qui, un an auparavant, aux temps glorieux, avait étendu à ses pieds le drapeau impérial autrichien, enlevé de la même coupole, pour sa rentrée dans son palais. Pourquoi ne lui avait-il pas alors au moins demandé son nom ?

Le maréchal de la cour, le colonel Knežević, suivit le regard du roi.

« Majesté, c'est le même garçon qu'hier. » Dans la voix du colonel Knežević on discernait la gratitude envers un jeune homme qui lui avait permis d'éviter de faire son rapport.

« Je vois bien, dit le roi Pierre. Il creuse de nouveau un trou ? À quoi bon ?

– Je ne sais pas, peut-être pour se réchauffer.

– Se réchauffer ? » le roi jeta un coup d'œil soupçonneux sur le colonel Knežević, persuadé que l'adolescent ne faisait rien gratuitement ni sans but, et cela piquait sa curiosité.

« Vous devez prendre de la quinine », le docteur Simonović intervint soudain, ce qui parut au roi Pierre étrange et inattendu, malgré cette conscience professionnelle qu'il connaissait très bien.

« Est-ce qu'il faut que je lui demande pourquoi il creuse ce trou ? demanda le colonel Knežević.

– Vous devez prendre de la quinine, persévérait le docteur Simonović.

– Non, je vais le lui demander moi-même », dit le roi Pierre et il se dirigea vers le garçon, suivi du regard inquiet du docteur Simonović : « Bonjour, mon fils ! »

– Bonjour, Majesté.

– Pourquoi est-ce que tu creuses la terre ?

– Ce n'est rien, Majesté.

– On ne creuse pas un rien à plusieurs endroits. » Le roi regardait le garçon confus droit dans les yeux : « Pourquoi est-ce que tu creuses ce trou ?

– C'est une tombe, Majesté, dit le lycéen, pris au dépourvu. Elle n'est pas très profonde, mais elle servira.

– Une tombe ? Pour qui ? le roi Pierre était stupéfié.

– Pour moi, Majesté, avoua le garçon.

– Comment ça, pour toi, mon fils ?

– Pour moi, Majesté, au cas où je ne me réveillerais pas demain matin.

– Mon Dieu, fils, tu n’as même pas seize ans.

– Majesté, j’ai beau être jeune, j’ai déjà vu tant de morts... Ça fait des jours qu’on passe à côté de nos pauvres compatriotes qui n’ont pas été enterrés.

– Tu ne dois pas mourir ! cria le roi Pierre.

– Bon, Majesté, le lycéen s’effraya un peu, si jamais je me réveille demain, la tombe servira à quelqu’un d’autre...

– Mon Dieu, fils, les larmes montèrent aux yeux du roi Pierre, tu n’as pas besoin d’une tombe !

– Ne pleurez pas, Majesté, le garçon recula d’un pas, Dieu voudra que personne n’aie besoin de cette tombe ! »

« Ça va, Majesté ? » demanda le docteur Simonović, tout en sachant bien que la petite cuillère de quinine avait aggravé l’amertume du roi...

« Ça ne va pas du tout, dit le roi Pierre. Docteur, vous saviez ce que le jeune homme faisait ?

– D’où tenez-vous ça, Majesté ?

– Vous avez trop insisté sur la quinine, pour m’empêcher de l’aborder.

– Si vous le dites, Votre Majesté...

– Vous savez aussi qui est ce garçon, n’est-ce pas ?

– Oui, Majesté, c’est Rastko Petrović, fils de Mita Petrović, chef de la Direction générale des impôts, et frère de la défunte femme peintre Nadežda Petrović.

– Il est seul dans la colonne ?

– Ils sont trois. Ils sont camarades de classe au lycée. Il y a Rastko, puis Aga, le fils du compositeur Stevan Mokranjac, et Ivana Ivanić, la fille du professeur Ivanić... Aujourd’hui ils ont partagé un morceau de sucre pour trois tasses de thé...

– Donnez-leur de notre sucre », dit le roi Pierre, passant outre à la question du docteur Simonović : y aurait-il assez de sucre pour le thé du roi ? puis, après un long silence, il ajouta : « Sachez ceci, docteur, si je ne me réveille pas, je veux être enterré dans sa tombe. »

En sortant de la chambre où le roi allait dormir, le docteur Simonović observa un soldat moustachu qui était en train de s'installer sur le plancher, devant la porte, avec une guzla sur ses genoux ; on aurait dit qu'il n'attendait que de voir le docteur sortir pour se mettre à jouer et à chanter :

*Ô roi Pierre, notre vieux chef sage,
Deux empereurs contre toi s'engagent...*

Le docteur Simonović se retourna : « Soldat, le roi ne pourra pas dormir à cause de toi.

– Je ne veux pas que le roi dorme, je veux qu'il m'écoute.

– Écoute, soldat, pas de discussion. Pour qui te prends-tu ?

– Pas besoin de discuter. Je suis poète et joueur de guzla, Miladin Popović du deuxième régiment du train de la division de la Morava.

– Soldat, je vais te faire chasser d'ici ! »

Miladin ne se laissait pas faire : « Eh ben, non, vous n'allez pas le faire ! Jamais plus je n'aurai l'occasion de chanter pour le roi de Serbie.

– Tu l'auras voulu. Je m'en vais chercher le maréchal du palais, le colonel Knežević », le docteur Simonović s'en alla prestement, et furieux.

Avant que Miladin ait commencé à jouer de la guzla, la porte s'ouvrit et le roi Pierre apparut.

Miladin bondit et salua réglementairement. Ensuite il prit sa guzla sans mot dire et voulut s'éloigner.

« Entre, soldat ! dit le roi Pierre. On ne peut pas te chasser de chez moi. Mais, au lieu de me chanter des chansons sur moi, chante-m'en plutôt de nos anciens temps de gloire. »

Depuis la chambre du roi on entendait très fort la chanson sur Strahinić Ban, la partie où celui-ci était en train de se régaler chez sa belle-famille traîtresse, lorsqu'arrivèrent de-

vant la porte le docteur Simonović et le colonel Todorović, l'adjudant du roi. En entouvrant la porte, ils aperçurent le roi Pierre et le joueur de guzla Miladin en train de pleurer.

En écoutant ce chant, cette nuit-là, le roi Pierre décida que le lendemain, au passage de Pukë, il n'allait pas tourner à droite – où iraient le prince héritier, le Gouvernement royal et l'État-major, en direction de Podgorica et de Shkodër – pour cet unique motif : ne pas rencontrer son beau-père, le roi Nicolas.

Attentif et tenace, chaque matin et chaque soir, le docteur Simonović donnait au roi Pierre, malgré la mauvaise volonté de celui-ci, une petite cuillère de quinine. En lui en donnant, il posait toujours la même question :

« Ça va, Majesté ?

– Ça ne va pas du tout ! » répondait crûment, presque toujours, le roi Pierre.

Le docteur ne cédait pas : « C'est bien, Majesté »,.

Ce matin-là, il en fut de même.

« Puisque vous m'obligez à prendre de la quinine...

– Ce n'est pas moi qui vous y oblige, ce sont les circonstances, Majesté.

– Puisque je suis déjà obligé d'en prendre, s'emporta le roi Pierre, fâché encore plus parce que le docteur l'avait interrompu, pourquoi est-ce que vous me demandez toujours si ça va, puisque je vous réponds chaque fois que ça ne va pas, que ça ne va pas du tout, que ça me dégoûte ?

– Même ça, c'est bien, Majesté. » Le docteur Simonović, semblait-il, se moquait de la colère du roi comme de l'an quarante.

« Je vais commencer à vous insulter.

– Même ça, ce sera bien, Majesté.

– Mais, parbleu, quelle sorte de personne êtes-vous ?

– Je ne suis que le médecin du roi, Majesté. Un médecin inquiet.

– Pourquoi est-ce que vous me demandez toujours cette bêtise ?

– Majesté, je ne vous le dirai qu'à condition que vous me promettiez de répondre toujours n'importe quoi à cette question après avoir pris votre cuillère de quinine.

– Je le promets.

– Puisque vous l'avez promis, Majesté, je vous avoue ceci : chaque fois que vous me répondez n'importe quoi, c'est vraiment bien, parce que je suis sûr que vous avez vraiment avalé la quinine et que ne vous ne pouvez plus la recracher...

– Ah bon..., cracha le vieux roi. Docteur Simonović, que le bon Dieu, qui semble nous avoir oublié, fasse en sorte que nous ne mourions pas en même temps dans cette détresse, parce qu'alors je serai obligé, même dans ma tombe, non seulement de prendre de la quinine, mais aussi de répondre à cette question stupide.

– Si le bon Dieu le veut, même ça, ce sera bien. »

Là où il était difficile, à cause de la montée, de pousser les chevaux, même sans cavalier et sans fardeau, ils rencontrèrent un homme qui poussait le sien, chargé au trot.

L'homme ôta son chapeau et attendit que le roi passe avec sa suite, en s'inclinant sans mot dire.

« Bonjour, monsieur. » Le professeur Djukanović ne pouvait passer à côté de personne sans le saluer.

« Si Dieu le veut ! fut la réponse étrange de l'homme salué.

– Qui êtes-vous ? demanda le roi Pierre.

– Marinković, commerçant de Doréol, Majesté, dit-il, puis il ajouta : Ex-commerçant.

– Qu'est-ce que vous traînez ? demanda ensuite le roi, plutôt étonné par ce qu'il voyait.

– Un coffre, Votre Majesté.

– Même dans ce désastre, vous ne cessez d'être commerçant ?

– Cela dépend, Majesté.

– Qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

– Rien, Majesté.

– Mais c'est de la folie !

– Oui, Majesté. C'est bien de la folie ! Mais cette folie a été éclaboussée de sang, du sang de mon propre sang.

– Je voulais dire, c'est trop lourd... » Le roi Pierre s'était déjà repenti d'avoir entamé cette conversation, car il était évident que cet homme avait sur la conscience quelque chose de plus lourd que ce coffre, cependant il devait continuer jusqu'au bout, par égard pour lui-même, par égard pour le commerçant et par égard pour son entourage.

« Qu'il soit maudit ! » Le commerçant devint hystérique, et se mit à frapper de ses mains le coffre, la croupe et les flancs du cheval : « Mon fils a été déchiré par un éclat qui l'a traversé... le maudit ! "Même un canon ne peut le percer !" c'est ce qu'on m'avait dit en Bohême quand on me l'a vendu. J'ai rêvé de le laisser à mon fils, avec la boutique... Mais lui, le blanc-bec, il voulait défendre Belgrade, malheureux que je suis, il a changé le comptoir contre la tranchée... Il a même mis le coffre devant la tranchée, histoire de se protéger, maudit coffre !... Maudit... »

La fureur du commerçant se transforma en pleurs, puis en sanglots, de sorte qu'à peine les médicaments du docteur Simonović calmèrent le désespéré.

« Voilà, c'est le destin, dit le roi Pierre.

– Vous croyez au destin, Majesté ? demanda le professeur Djukanović.

– J'y crois », pendant cette montée difficile le roi commença à avoir chaud, alors il ôta sa capote et la donna à un soldat pour qu'il la porte, malgré l'inquiétude du docteur Simonović.

« Depuis quand, Majesté ?

– Depuis quand, quoi ? » Le roi cherchait à ce que son interlocuteur se trouve du côté duquel il entendait mieux, ce qui était impossible dans ce casse-cou.

« Depuis quand est-ce que vous croyez au destin ?

– D’après la manière dont ma mère, la princesse Persida, y a toujours cru, je dirais que c’est héréditaire, que c’est depuis toujours. »

Le sentier montait comme s’il conduisait droit au ciel, voire comme s’il allait percer le ciel, car des nuages s’étendaient jusqu’à la moitié des crêtes des montagnes.

Comme dans certaines parties du sentier ils étaient obligés de ramper et de se faufiler, en prenant soin que le roi ne se trouve à aucun moment derrière les chevaux, qui glissaient de plus en plus souvent, même sur plusieurs mètres le long du sentier, le professeur Djukanović aurait préféré reporter cette conversation sur le destin à une meilleure partie du chemin.

Or, le roi Pierre n’y pensait même pas. Il parlait du destin au-dessus des abîmes et des éboulis de rochers, là où ils étaient le plus menaçants.

Le professeur Djukanović apprit alors quelque chose qui était ignorée par l’histoire récente de la Serbie et des nouvelles dynasties serbes. On savait que le prince Mihailo avait aspiré à calmer les conflits dynastiques – d’ailleurs, chaque souverain au pouvoir y tient toujours – de sorte qu’il s’appliquait à faire reconcilier les partisans des Karadjordjević et ceux des Obrenović, même à faire lui-même la paix, prince de la dynastie Obrenović, avec le prince Alexandre Karadjordjević. Mais on ne savait point que le jeune prince Pierre était censé être un grand gage de cette réconciliation. En 1863, sachant très bien qu’avec la princesse Julie il ne pouvait pas avoir d’enfants, le prince Mihailo voulut nommer le jeune prince Pierre son héritier au trône, à condition qu’il épouse Katarina Konstantinović, la cousine du prince Mihailo. Le prince exilé Alexandre faillit accepter l’offre, en apparence généreuse, de celui-là même qui l’avait banni de Serbie. On ne demanda pas l’avis du jeune prince Pierre, mais en revanche ceux qui en décidaient étaient le

destin et sa mère, la princesse Persida, qui de son côté croyait à la fatalité et avait dans les veines le sang ardent et implacable des Nenadović.

« Ma mère a dit à mon père : “Ne brave pas le destin, Alexandre ! Tu ne peux pas marier ton fils avec une fille de la famille des assassins de ton père ! Tu peux faire la paix autant que tu veux avec les Obrenović, puisqu’ils t’ont chassé de Serbie. C’est ta destinée, et la mienne aussi. Mais – je ne te laisse pas mon fils ! Je ne veux pas agir contre la volonté du sort, parce que dans ce cas sa descendance sera maudite !” Et elle ne l’a pas permis ! Après, vous savez ce qui est arrivé au prince Mihailo ; il avait désiré épouser sa propre cousine Katarina, celle qui ne m’était pas prédestinée, et il n’a pas pu échapper à son destin ! » Le roi Pierre était essoufflé, ce qui inquiétait beaucoup le docteur Simonović, tandis que le professeur Ilija Djukanović croyait que c’était aussi à cause de son extrême émoi. La même chose qui préoccupait le docteur irritait le roi : « Laissez-moi à mon sort pour une fois !

– Depuis lors vous croyez au destin ?

– Oui et non, jusqu’à la guerre franco-prussienne, en 1871, près de la Loire, pendant laquelle j’étais un officier français nommé Pierre Kara, car à cette époque-là, même chez nous, mon nom de famille s’écrivait avec un trait d’union : Kara-Djordjević... »

Une fois, devant le prince Kara s’était présentée une femme pauvre qui le pria, les larmes aux yeux, de garder son fils unique, soldat de sa compagnie, qui était un bon garçon et un bon fils, qui lui était tout au monde : s’il lui arrivait quelque malheur, ce serait un coup mortel pour elle. L’officier Kara eut pitié de la mère et décida de faire tout son possible pour préserver ce jeune homme et le sauver pour sa mère. Lorsque le jour d’une grande bataille pour l’armée française, et en particulier pour sa compagnie, fut venu, il envoya en temps utile le jeune homme vers l’arrière en lui assignant une tâche quelconque.

« Le combat terminé, j'ai vu que que, malgré la fureur du combat, tous mes hommes étaient restés en vie. Le seul à avoir été tué était le gaillard que j'avais envoyé à l'arrière. Une balle perdue des Allemands l'avait atteint, justement lui. C'est depuis lors que je suis persuadé qu'on ne peut pas échapper à son destin. Le destin avait tout fait en sorte que je sois prié par sa mère et que ce soit justement à moi de l'envoyer se faire tuer par cette balle. »

Sur un petit plateau ils reprirent haleine, juste le temps que le docteur Simonović prenne le pouls du roi Pierre, assis sur un tronc. Le pouls n'était pas bon.

« Ce n'est pas bon, qu'aucun oiseau ne se fasse entendre aujourd'hui. »

Cette pause avait suffi pour que le roi commençât à avoir froid, mais le soldat qui portait sa capote n'était toujours pas en vue ; car la vue elle-même changeait constamment, à travers des nappes de brouillard.

« Il arrivera », dit le roi Pierre et se remit à marcher en avant, se retournant pour laisser passer son ordonnance Zdravko Vulović, qui examinait le sentier à chaque pas, et pour attendre le professeur Djukanović, afin de continuer la conversation sur le destin : « Voyez-vous, professeur, je ne crois pas à ce dicton : Toutes les femmes sont les mêmes, sauf ma mère. Moi, je crois que toutes les mères sont les mêmes quand elles pressentent le destin de leurs fils.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, Majesté ? Avez-vous un exemple ?

– Les voilà nos exemples...

– Vous voulez dire, de notre peuple...

– Les exemples dont nous venons de parler. Cette Française qui m'a prié de protéger son fils, elle m'avait fait penser à ma mère. C'est pourquoi j'ai accepté de le faire. Et notre brave femme de Slovac, Makrena Spasojević, elle m'a fait penser à cette Française, donc maintenant le destin de son Marinko est lié au mien...

– Tout ça, c'est trop embrouillé dans votre tête, Majesté... À quoi bon compliquer les choses ? C'est très simple, une femme vous a donné une paire de chaussettes... Tout simplement, il lui est venu à l'esprit que le roi de Serbie pourrai les transmettre à son fils, soldat. Ainsi les chaussettes seraient en lieu sûr. Le destin n'a rien à faire avec ça !

– Rien ? N'importe quoi, professeur, n'importe quoi, alors pourquoi est-ce que le destin n'a pas permis que Makrena le retrouve elle seule et lui donne les chaussettes... ?

– Ce n'est qu'une question de hasard !

– Une question de hasard, longue comme le front tout entier de l'armée serbe battant en retraite... Une question de hasard, de Slovac à Pirot, de Pirot à Prizren... Quelque chose la poussait à le chercher toujours plus loin, à tout prix, quelque chose de plus important que le hasard ! Le destin de Marinko n'a pas laissé sa mère le trouver et lui donner les chaussettes, tout le long de son voyage par la Serbie... Permettra-t-il que moi, je le trouve ? ... »

Le professeur Djukanović comprit de quoi il s'agissait. Le roi avait réduit le destin de tout son peuple à celui de Marinko Spasojević... En mathématicien, lui, il aurait défini cela comme une réduction de fractions au même dénominateur...

« Maintenant, la seule question qui reste, c'est si je préviendrai le destin de Marinko et lui remettrai les chaussettes de la part de sa mère, ou bien... »

Ils arrivèrent au bord d'un précipice que le sentier longeait. Le fond de l'abîme se perdait dans le brouillard, si bien qu'il semblait qu'ils longeaient la bordure du ciel.

Sujet à des évanouissements, le roi Pierre marchait les yeux fermés. Dans de pareilles circonstances, le colonel Knežević allait devant lui en lui tendant la courroie de ses jumelles. Derrière le roi, pas à pas, marchait Zdravko, son ordonnance, en le tenant bon par la ceinture.

En passant entre deux gouffres, à l'endroit où le sentier s'élargissait un petit peu, des soldats, n'ayant pas d'espace plus large, avaient allumé un petit feu.

Le colonel Knežević ne réussit pas à avertir les soldats entourant le feu que le roi Pierre arrivait.

Les soldats, pris au dépourvu, s'écartèrent pour laisser passer la suite du roi, et comprirent, non sans peine, que le vieil officier légèrement vêtu, sans capote, qui se dirigeait vers leur feu, n'était personne d'autre que le vieux roi. En s'approchant, le roi ne les salua pas du salut habituel qu'il adressait à ses soldats : « Dieu vous garde, mes héros ! mais en revanche leur demanda tout simplement : Il fait froid, mes frères ? »

Les soldats le regardèrent en silence, comme s'ils s'étaient attendus à voir quelque chose d'autre, ou comme s'ils avaient la berlue en voyant leur vieux roi au milieu de cette blancheur. Seul un jeune soldat s'approcha du roi Pierre, ôta sa capote, la mit sur ses épaules et dit : « Il fait froid, Majesté. »

Le roi Pierre fut touché par ce geste et par cette unique réponse.

« C'est ta vie qui doit être sauvée ! » Il rendit la capote au soldat : « Merci, mais je ne peux pas l'accepter ! »

« Majesté, pour vous je donnerais volontiers même ma vie, répondit le soldat.

– Moi, je veux que tu sois sain et sauf ! » ordonna le roi Pierre et il passa à côté du feu sans s'arrêter pour se réchauffer.

Le roi Pierre n'accepta pas non plus aucune capote offerte par les membres de sa suite. Il accepta seulement que Zdravko lui jette une toile de tente sur les épaules car il commençait à neiger.

Sous prétexte qu'il ne s'était pas renseigné sur Marinko Spasojević auprès des soldats près du feu, le colonel Knežević retourna sur ses pas dans l'espoir d'être rejoint par le soldat qui portait la capote du roi.

En allant toujours de l'avant, le roi Pierre évitait de regarder les côtés du sentier, les abîmes et les morts, le long du

chemin. Au spectacle des abîmes, il était pris de vertiges et d'évanouissements, et au spectacle des morts, de chagrin et de fièvre. Même la quinine du docteur ne servait à rien.

En voyant, ou en sachant, que le vieux roi Pierre arrivait, on écartait ou dissimulait les cadavres bordant le chemin.

Toutefois, personne n'osait ou n'eut le temps – car le colonel Knežević n'était pas passé avant – d'écartier un groupe de cinq soldats morts de froid, couverts de la neige balayée par le vent, de sorte qu'ils semblaient être vivants, assis autour du feu à peine éteint ; les mains de l'un d'entre eux étaient encore tendues au-dessus des tisons éteints et noircis.

« Dieu vous garde, mes héros ! » salua le roi Pierre, décidé à ne plus jamais demander aux soldats : « Il fait froid, mes frères ? »

Personne ne répondit à son salut.

« Dieu vous garde, mes héros ! » répéta-t-il en s'approchant d'eux, puis se pencha et toucha le soldat le plus proche : « Dieu te garde, Marinko ! »

À ce moment-là le roi serbe s'évanouit.

[...]

Première édition en serbe : 1994.

Éditions Ésopie, Mont de Marsan, 2014, p. 75-85 ; 133-150.